

Prologue

17 août 1989, Palm Beach, Floride

Deux enfants sont assis sur la pelouse fraîchement tondue du 5680 Spruce Avenue. La maison, de style colonial américain, est luxueuse.

Une longue table en bois exotique est dressée dans le jardin. Le désordre parmi les couverts salis et les serviettes froissées à côté des assiettes presque vides laissent deviner que le repas tire à sa fin.

Les convives encore attablés se délectent à présent d'une crème glacée et discutent ainsi dans la bonne humeur, entrecoupant parfois leur conversation d'éclats de rire discrets et polis.

Il fait chaud, trop chaud, et le peu d'ombre qui surplombe la table ne suffit pas à apaiser la sensation d'étouffement que le soleil apporte naturellement en ce mois d'août. Le thermomètre placé un peu plus loin, à l'ombre, indique trente-deux degrés. Rien d'exceptionnel en soi pour la Floride.

Un bruit de fond, celui d'une flûte, vient habiller les quelques rares silences. Le son est agréable, mélodieux, juste, et provient de la tonnelle située à quelques mètres de la table. L'interprète, douze ans, est assis sur le gazon et fait face à sa sœur, cinq ans et demi, qui le regarde et l'écoute avec attention.

D'un seul coup, la fillette se lève.

— Viens, Evan, on va au port!

Les deux enfants aiment se rendre à cet endroit, où ils s'amuse à courir le long des quais pour mieux admirer les yachts amarrés.

— Maman ne va jamais vouloir : on a des invités !

— Mais si, tu vas voir... Maman !

La femme qui se retourne est encore belle, mais les années commencent à marquer ses traits d'une certaine dureté. Son port de tête est noble, le mouvement gracieux et élégant.

— Non, Kelsie, jouez plutôt dans le jardin.

— Mais, maman, on adore aller au port, tu sais bien.

— Oui, mais...

Son époux l'interrompt en douceur. Il n'a jamais su résister aux grands yeux verts de sa fille.

— Peut-être une petite heure, juste histoire d'aller voir les bateaux ?

Les invités sourient. La mère, soucieuse de ne pas se montrer publiquement en désaccord avec son mari, pince ses lèvres avant de se tourner avec un grand sourire. Pour elle, les apparences priment.

— Kelsie semble particulièrement douée pour convaincre son père. Eh bien, les enfants, je ne suis pas certaine que vous y trouverez beaucoup d'animation à cette heure-ci, mais allez-y... Vous avez une demi-heure !

Ce disant, elle détache de son poignet un bracelet-montre qu'elle tend à Evan.

— Mon chéri, je te confie ma montre. À moins le quart, je veux que vous soyez rentrés. Compris ?

— Oui, maman !

L'enfant s'avance pour prendre la montre, mais sa mère la retient entre deux doigts. Il la devine agacée de devoir céder.

— Je compte sur toi, Evan : dans une demi-heure, pas plus. C'est d'accord ?

— Oui, promis, maman.

— Et veille bien sur ta sœur. Je vous interdis de trop approcher des quais. Tu es l'aîné, à toi d'être vigilant.

L'enfant acquiesce de la tête. Aussitôt les doigts s'entrouvrent et la montre glisse dans la paume. Evan saisit en courant la main de sa petite sœur pour la tirer vers le portail : il est impatient de partir.

Kelsie observe la montre, Evan lui indique qu'ils devront quitter le port dès que la grande aiguille arrivera sur le 9.

Déjà quatre minutes qu'ils sont partis. Evan sait que lorsqu'il tournera à droite au bout de cette rue, le port apparaîtra.

Kelsie est à la traîne... Evan ralentit donc un peu le pas.

Les palétuviers roses et les *palm trees* bordent agréablement la rue. Déjà on devine la mer, juste derrière, qui laisse échapper un doux parfum iodé. Evan attend que Kelsie arrive à son niveau. Dès qu'elle lui attrape la main, ils se remettent à courir.

Enfin ils parviennent à l'endroit où ils ont pour habitude de s'asseoir. Ils se laissent tomber essouffés sur la pelouse, puis contemplent la vue en silence. Un peu plus loin, trois hommes amarrent un dernier bateau de plaisance sur le quai, calme à cette heure-ci.

— On joue à Barti-bato ?

— Bapti-bato !

Leur jeu consiste à baptiser les bateaux en fonction des cargaisons ou des propriétaires qu'ils imaginent.

— Non, Kelsie, on n'a pas beaucoup de temps. Regarde !

Il montre à la fillette le cadran de la montre qui indique que la grande aiguille se trouve entre le 4 et le 5.

— Tu vois ?

— C'est pas beaucoup, soupire Kelsie.

— Tu veux que je te joue un morceau ?

— Bon, d'accord, acquiesce-t-elle d'un air peu enthousiaste.

Ils enlèvent tous deux leurs chaussures, pour s'asseoir en tailleur côte à côte, puis Evan entame une mélodie. Il a choisi une musique que Kelsie adore : « Once Upon a Time in the West ». Il débute à peine la seconde partie lorsqu'il perçoit un bruissement de feuilles sur sa gauche. Il s'arrête brutalement pour se tourner vers le buisson, mais Kelsie l'interrompt d'une pression sur l'avant-bras :

— Dis, on pourrait aller les voir ?

— Voir quoi ?

— Mais les bateaux ! On pourrait juste aller voir les bateaux ?

— Je n'ai pas envie, Kelsie !

Evan se tourne encore : il a vraiment cru entendre un bruit. Il a maintenant la sensation d'être observé.

— Surtout que tu en vois, là, des bateaux, non ?

— Oui, mais pas tous !

Le garçon soupire, pose sa flûte sur l'herbe, se lève et prend la main de sa sœur. L'homme sur le banc, à une quinzaine de mètres, les regarde.

— Je veux bien qu'on s'approche un peu, mais je ne veux pas aller sur les quais.

— D'accord, maugrée Kelsie.

Ils déposent leurs chaussures contre les buissons et avancent pieds nus sur le gazon. Il n'y a plus

personne sur les berges. L'homme du banc se lève et part à son tour. La chaleur est écrasante.

— J'aimerais bien mouiller mes pieds, dit la petite fille.

— Hors de question ! C'est dangereux.

Aucun des deux enfants n'aperçoit le visage dissimulé dans l'un des gros buissons. Aucun n'a deviné que quelqu'un les observe depuis maintenant dix minutes.

— Moi, plus grande, je vivrai sur un bateau, et j'irai tout là-bas, assure-t-elle en pointant l'horizon du doigt, là où le ciel semble épouser l'eau. Et toi, tu me regarderas au loin.

Evan jette un œil sur sa montre : l'aiguille est pile sur le 7.

— On ne va plus tarder, Kelsie...

Il lâche la main de sa sœur et se dirige vers les chaussures et sa flûte.

— Commence à mettre tes chaus...

Un cri étouffé vient de l'interrompre. Evan se retourne brusquement : un homme plaque violemment une main contre la bouche de Kelsie qui tente de se débattre en donnant des coups de pied à son ravisseur. Les yeux terrorisés de l'enfant appellent son frère à l'aide. Un hurlement étouffé cherche vainement à sortir. La montre tombe sur le gazon.

Evan a peur. Il essaie de trouver ce qu'il conviendrait de faire, là, tout de suite.

Il faut que tu l'empêches de partir...

Il s'approche, mais ses jambes tremblent de manière incontrôlable, et mettre un pied devant l'autre requiert un effort surhumain.

— Si jamais tu cries, je l'étrangle !

La voix est grave et posée. Tout en gardant le visage tourné vers l'homme, Evan fait glisser ses yeux sur sa gauche, puis sur sa droite. Il n'y a personne.

Evan reste figé, mais s'efforce de réfléchir vite. Il ignore le combat que son corps doit mener en parallèle : son cœur palpite de plus en plus vite, sa respiration s'accélère et ses muscles se contractent. Il demeure donc pétrifié, victime du mécanisme naturel de la peur.

Il regarde impuissant les sourcils de Kelsie se lever, comme pour exprimer de la surprise, et elle n'a pas le temps d'achever de tendre son bras droit dans sa direction que, d'un seul coup, l'inconnu lui tire violemment les cheveux. Les yeux d'Evan s'accrochent à la tache lie-de-vin en forme d'étoile sur l'avant-bras de sa sœur. Une tache de naissance. La fillette n'a pas le temps de crier, une gifle la fait tituber. Le choc est immense, les lèvres de l'enfant commencent à saigner, tandis que son regard se charge de larmes. Aussitôt, l'homme la reprend contre lui et lui remet une main devant la bouche.

Evan est toujours tétanisé. Paralysé. Les yeux de sa sœur l'implorent désormais de la secourir. Mais il n'y parvient pas. Il aimerait pouvoir avancer, tirer sur la jupette maintenant relevée qui laisse apparaître une culotte blanche avec des petites fleurs roses. Il aimerait hurler pour que ces putains de propriétaires de yachts l'entendent et viennent à son secours. Il voudrait juste arracher sa sœur des bras de ce monstre et la serrer dans ses bras. Mais il ne *peut* pas. Ses yeux restent obstinément rivés sur les cuisses nues de Kelsie, qui ne se débat plus.

— Tourne-toi !

Il n'y arrive pas non plus. Ses jambes semblent ne plus lui appartenir.

— Tourne-toi ! Et compte jusqu'à cent sans te retourner une seule fois !

Un court instant, Evan imagine son propre corps roué de coups de poing, l'herbe bien verte recouverte de son sang. Aussi rouge que la goutte qu'il voit tomber sur la cuisse diaphane de sa sœur. Son regard remonte alors le long de son ventre, qu'une main enserre fermement, glisse sur le buste, le cou, et s'arrête sur le visage de la fillette. L'hébétude et la terreur sont imprimées sur ses traits enfantins. Le sang coule à profusion de son nez.

D'un mouvement mécanique...

Poule mouillée !

... Evan se retourne en tremblant.

Mais bouge, fais quelque chose. Tu dois aider Kelsie !

Et alors qu'il commence à compter...

1, 2, 3...

... qu'un liquide chaud commence à couler le long de ses jambes...

14, 15, 16...

... que ses oreilles entendent des bruits confus...

22, 23, 24...

... et que son cerveau mémorise le long gémissement de Kelsie...

37, 38, 39...

... il se revoit avec sa sœur, collés l'un à l'autre sur un des quais du port, face à l'océan.

52...

Il ne sait pas qu'à trois cents mètres de là, un invité fait rire sa mère en lui racontant une anecdote.

Elle ignore qu'elle ne rira jamais plus de la même manière.

77...

... Evan se souvient de la mise en garde de sa mère : « Veille bien sur ta sœur. »

Et, arrivé à 100, alors qu'il se retourne lentement et qu'il contemple face à lui l'étendue de bleu, il comprend que rien ne sera plus comme avant.

Il est exactement 14h51.

Evan est en retard de six minutes.

Et sa vie, ainsi que celle de tous ceux qu'il aime, vient définitivement de basculer.